

L'Université Algérienne à la recherche d'une philosophie

*Ali ZIKI,
Directeur de l'Institut de philosophie*

INTRODUCTION

On ne découvre pas une nouvelle Amérique ni une nouvelle théorie sociologique quand on annonce que l'Algérie traverse une crise grave, dont les conséquences peuvent être incalculables. Mais on peut découvrir des idées nouvelles dès qu'on s'applique à cerner et à disséquer cette crise, montrer sa nature, ses tenants et aboutissants.

Nous formuleront cette thèse que la crise de notre société est avant tout une crise morale, donc identitaire. Nous émettrons cette hypothèse de travail que la solution de cette crise passera nécessairement par une réforme radicale de notre système éducatif qui manque avant tout d'audace, d'imagination et d'intelligence, donc de performance. Cette réforme appelle à un réaménagement profond des programmes et des méthodes, et elle doit être cautionnée par la philosophie, en tant que discipline mère de rigueur et de rationalité.

Quoique limitée à la jointure de l'enseignement secondaire et supérieur, contrainte à dispenser un enseignement purement formel, la philosophie doit y jouer son rôle d'initiatrice à la réflexion et à la critique positive.

L'éducation concerne l'ensemble de la société

Il est inutile de rappeler que le problème de l'éducation intéresse et doit intéresser tout le monde. Il n'est pas de ce fait l'apanage d'un parti ou la chasse gardée d'un pouvoir aussi éclairé, populaire et nationaliste qu'il soit. Il n'est plus également l'affaire exclusive des professionnels de la pédagogie ou de la philosophie, aussi avertis qu'ils puissent l'être.

Personnellement, je n'avais pas hésité lors d'une émission organisée par la chaîne Une de la RTA en 1987, à souligner la nécessité urgente d'initier un débat national, libre et serein sanctionné par un référendum populaire quant à la forme et le contenu que doit revêtir notre système éducatif.

L'occasion me paraît opportune pour relancer, aujourd'hui, l'idée mais sous l'angle et l'auspice de la philosophie.

En effet, aucune société humaine ne peut s'inscrire dignement dans le concert des nations et s'insérer dans la longue chaîne de l'histoire sans apporter sa propre contribution. Celle-ci ne se mesure pas aux choses fabriquées ou importées et entassées pour être étalées avec insolence ici et là. Elle se mesure aux idées qu'elle forge en taillant le réel, aux concepts qu'elle élabore pour véhiculer et transmettre ses idées à sa vision d'elle-même, de l'autre et de l'univers qui la cadre et la stimule, à ses valeurs qui la reflètent et l'orientent, à ses idéaux qui la projettent dans une destinée sagement tracée, consciemment désirée, jalousement réalisée, fièrement assumée.

L'éminent Professeur Bucker disait que pour juger l'état de santé intellectuel et culturel d'une nation, il suffit de relever les mots qui reviennent le plus souvent dans les discussions de rue et de famille.

En appliquant cette règle élémentaire à notre société, nous n'avons pas de quoi être fiers. Cela est dû avant tout à notre système éducatif "bricolé" en toute hâte et fabriqué de toutes pièces pour répondre par coups de poing à des situations souvent explosives du moment.

Néanmoins, oublier ou sous-estimer le poids pesant de notre histoire mouvementée, c'est aller à l'encontre de l'analyse objective.

Ceci étant, il convient de souligner qu'on ne peut soulever, seul, toutes les données et retombées d'un problème aussi complexe et chargé des différentes pesanteurs idéologiques et axiologiques. Nous n'avons pas, en outre, l'outrecuidance de fournir des recettes magiques et efficaces permettant enfin à notre système de trouver la performance et l'élégance intellectuelle qui lui fait cruellement défaut. Nous ne pensons pas également qu'en conjugant les fonctions théoriques et critiques de la philosophie à celles pratiques et réceptives de la pédagogie, nous arriverons à "accoucher" sans douleur, d'un système éducatif prompt à former sur mesure, et à moindre frais, l'homme de demain.

On ne forge pas le système d'une nation à la sauvette ou par placage d'idées "volées" ici et là, puis greffées dans un tissu social défavorable à leur développement. Le système éducatif ne peut lui venir que du "dedans", des profondeurs de son âme. Les sociétés les plus évoluées techniquement donc scientifiquement n'ont cessé de parfaire leur système éducatif en actualisant les données et en ajustant les "tirs". Leur mobilité historique se trouve favorisée justement par des réformes continues de leur éducation.

Comment reformer notre système éducatif

Nous nous proposons ici de voir comment envisager notre système éducatif, son rôle (positif ou négatif) dans le processus de l'édification nationale. Faut-il le réformer ? Dans quel sens l'orienter : dans le prolongement de ce qui est appelé réformes économiques et politiques, ou au contraire comme préalable à toutes ces réformes criées sur tous les toits ?

Si ces réformes s'imposent inévitablement, quelle forme donner à notre système éducatif ? Quel contenu lui consigner ? Quelle sera la finalité de notre éducation ? Que peut faire la philosophie dans une société qui ne pense par la force des choses qu'à entasser les choses du ventre et ses accessoires ? Bien plus, que peut faire la philosophie dans un siècle qui ne jure que par les mathématiques et les techniques ?

Evidemment, on ne peut répondre à cette batterie de questions dans un seul article. Chacune d'elles nécessite en effet une étude à part. Néanmoins, nous essayerons de les aborder globalement en les enjambant selon les besoins de l'article. D'autres études plus poussées pourraient les reprendre ultérieurement. Pour l'heure, nous nous contenterons de les analyser sous l'angle de la philosophie, entendu que le système éducatif d'une nation épaulé et éclairé par la philosophie constitue la cheville ouvrière de toutes édifications sereines et efficaces.

A suivre de près les itinéraires serpentés de notre système éducatif, on notera qu'il est né d'une situation socio-historique très douloureuse. Il devait faire face à un besoin urgent en matière de cadres de tout niveau et dans tous les domaines. La pression était tellement forte qu'elle a obligé les responsables de ce secteur stratégique à "accoucher" dans la douleur n'importe quel système susceptible de former le plus possible de cadres et vite. Sans perspectives lointaines et sans philosophie explicite. Les réformes qui ont suivies furent prises par les mêmes tornades socio-économiques. Mieux encore, au lieu de mûrir et pétrir les idées émises et piocher les travaux déjà élaborés, chaque nouveau ministre qui arrive les mettait de côté pour faire figure de pionnier innovateur, en "réchauffant" d'anciens projets refroidis au fond des tiroirs et en les habillant de nouvelles expressions très à la mode chez nous.

Ainsi, sans continuer dans les idées, aucune réforme ne peut aboutir et encore moins survivre à son initiateur. A notre avis, le défaut de notre système éducatif est d'avoir mis la charrue avant les bœufs.

N'a-t-il pas pris la relève du système français sans remettre en cause sa composante idéologique et sa finalité destructrice avouée ?

Chacun sait en effet, que l'entreprise coloniale en Algérie a très tôt et vite senti la nécessité de s'appuyer sur une science et une idéologie conformes à ses desseins. Après la prise des terres par l'épée et la plume, doit venir la prise de possession de l'esprit par la parole et par la plume. Forte de cette science bien appliquée à la politique, l'école française en Algérie, pénétrée d'une idéologie "blanche" et drapée d'une histoire "scientifique" très partisane allait jouer un rôle de premier plan dans la confiscation et la francisation de l'Algérie "insolente" au profit du colonialisme et lui permirent d'oblitérer notre mémoire et momifier notre culture autrefois rayonnante. L'école et à travers elle l'idéologie française bien établie par la charrue et l'épée puis consolidée par la plume et la parole devait répondre à deux demandes urgentes de la société coloniale avide d'expansion et de richesse.

1) La quête de l'efficacité rationnelle et rationalisante.

2) La légitimité de revendiquer l'héritage romain en montrant qu'entre Carthage et l'Islam, on a montré ce que pouvait être une Algérie résolument tournée vers l'Europe et s'assimilant à elle (Balout).

La romantisation de l'Afrique du Nord par la francisation de l'Algérie est le plus souvent conçue et présentée comme le résultat d'un développement linéaire et continu, cumulatif et sans faille de l'esprit "occidental envahissant" (R. Genon).

Ce qui s'est passé au fait n'est qu'une projection arbitraire de l'Algérie antique dans l'idée de progrès, familière à la société européenne du 19^e siècle bien au fait d'une croyance, complaisamment entretenue par l'idéologie coloniale dans sa phase ascendante. Il suffisait que les critères retenus pour juger du développement de l'Algérie par exemple, ne soient pas systématiquement les critères coloniaux promus

au rang de valeur universelle pour se rendre compte de la fragilité de cette belle "architecture" intellectuelle de l'histoire coloniale. C. Lévi-Strauss observait ainsi, qu'à chaque fois que nous sommes porté à qualifier une culture d'inerte ou de stationnaire, nous devons nous demander si cet immobilisme apparent ne résulte pas de l'ignorance ou de ses véritables intérêts conscients ou inconscients.

Donc, le système éducatif algérien ne peut à notre avis se remettre de sa grisaille chronique sans avoir dès le départ contrabalancé les soubassements idéologiques et les pesanteurs axiologiques hérités du système français.

Pour cela, il convient de définir clairement une idéologie propre à exprimer et assumer notre identité et notre devenir historique dans toutes ses épaisseurs culturelles et ses profondeurs sociales. Ce rôle éminemment culturel et intellectuel, et donc existentiel revient, et doit revenir de droit et de fait à un système éducatif pointu, taillé par la philosophie et balisé par l'histoire. Pour ce faire, un train de réformes s'impose... D'ailleurs, le mot "réforme" constitue aujourd'hui le leitmotiv de tous les discours idéologiques du pouvoir et des différentes formations politiques inscrites au registre de la politique. Cependant, l'orientation donnée à ces réformes ne peut soulever qu'interrogations et inquiétudes. Ainsi, à entendre nos spécialistes et vétérans des réformes engagées, il suffirait d'optimiser le rendement des usines et des terres pour assurer et garantir à l'Algérie rivée au sol un décollage à la verticale. Or, dégripper la machine économique sans éveiller nos âmes rasées par une idéologie inhibante, sans froter nos pensées rouillées et "hypothéquées" par des centres de pouvoir puissants mais incompetents, ces réformes là n'aboutiront qu'à des impasses.

La grande attention de nos réformateurs doit aller avant tout à l'éducation, parceque notre faillite actuelle est avant tout sociale, culturelle et morale, en un mot civilisationnelle et identitaire. Si l'appareil économique se trouve aujourd'hui bloqué c'est que notre système éducatif n'a pas contribué efficacement à former l'homme qu'il faut à la mesure des usines construites, "clefs en main" s'entend.

Ce qu'il nous faut c'est un système éducatif "musclé" par les matières qui le composent, consolidé par des méthodes souples et appropriées qui l'animent. Ceci, peut accélérer et abrégé l'histoire d'une nation comme la nôtre, et lui assureront un passage en douceur de toutes les réformes projetées. Ces réformes doivent venir par le bas, et éviter l'arbitraire des décisions qui viennent d'en haut sans aucune implication dans la quotidienneté imprévisible.

L'éducation promouvoit l'intelligence

Mais qu'est-ce que l'éducation ? Comment pourra-t-elle former et façonner l'homme et la société de demain ?

Nous ferons l'économie de longues et inutiles définitions qui lui sont données, et constaterons seulement que l'apprentissage et l'acquisition du savoir correspond pour chacun de nous à une quête et une vocation de l'être dans ses multiples dimensions. S'il est vrai que personne ne sait tout, il n'est pas moins vrai que tout le monde ne peut pas tout apprendre. Les rêves les plus fous des différentes écoles pédagogiques ne furent-ils pas justement de promouvoir tous les esprits jusqu'au même degré supérieur du savoir ?

Pour y arriver, tout système éducatif doit prendre acte dès le départ de cette envergure propre à chaque individu candidat à la connaissance et qui consacre des

différences intrinsèques comme aussi des limites impossibles à franchir. Certains systèmes éducatifs trop emportés par des philosophies égalitaires comme le fut le nôtre, ne se sont-ils pas brisés et n'ont-ils pas volés en éclat au contact du réel, indifférents aux bonnes intentions idéologiques et morales des hommes ? Par le discernement des esprits et des facultés, et ayant pressenti les possibilités de chacun, le propre de toute éducation est de proposer à tout un chacun la meilleure solution ou la moins mauvaise à sa situation existentielle. le but ultime de l'éducation est-il pas la promotion et le bonheur de la personne humaine par le développement de l'intelligence ?

Dans un discours de réception du Prix Nobel, B. Russel déclarait que la chose la plus nécessaire pour rendre le monde heureux est l'intelligence. Celle-ci peut être "frottée" et parachevée par des méthodes connues de l'éducation. Reste à savoir si les systèmes éducatifs appliqués ici et là dans le monde et chez nous sont à la hauteur de cette noble tâche. Einstein répond de son côté par la négative. Il considère qu'il est presque miraculeux que les programmes et les méthodes actuelles de l'enseignement n'aient pas encore réussi à étouffer complètement la sainte curiosité de l'enfant. Car ce dont ce dernier a le plus besoin, outre la stimulation initiale, c'est la liberté qui s'exerce par excellence dans/par la pratique et l'accomplissement de la réflexion philosophique.

Mais si la philosophie paraît rebuter tout le monde, cela est dû essentiellement à un mauvais enseignement qui ne montre d'elle qu'un certain aspect purement formel de son activité, et qui ne prend pas directement en charge les problèmes chauds de l'homme en proie à des diverses difficultés quotidiennes. Ceci a fait dire autrefois à Aristote et à bien d'autres que la pratique philosophique est une sorte de luxe que tout le monde ne peut pas s'offrir. S'agissant de notre système éducatif, il est encore plus miraculeux que nos enfants sentent encore le besoin de l'école, sachant par l'écho bruyant de la rue que l'école ne forme que des impuissants, socialement et économiquement parlant, l'aspect purement intellectuel n'étant que rarement caressé et envisagé.

Néanmoins, des études psycho-sociales et historiques ont établi que l'enfant est par nature un philosophe et un mathématicien tout à fait compétent, dans la mesure où la nature l'a gratifié du privilège de penser librement, par et pour lui même, le monde pendant dix-huit mois, puis de l'abandonner ensuite aux croyances arbitraires et aux catégories mentales imposées par la société à travers des méthodes éducatives coercitives. A partir de ce moment là, ses facultés cognitives ne font que décroître : la responsabilité incombe donc, de toute évidence, aux systèmes éducatifs qui sont loin d'être satisfaisants parce que vidés de toute gymnastique intellectuelle et de tout amour du savoir et de la connaissance que seule la philosophie peut procurer et assurer.

Donc, notre système éducatif ne peut promouvoir l'intelligence et le bonheur de nos enfants qu'en écoutant la société profonde et en se mettant à l'école des différentes sciences pédagogiques effervescentes.

Les grands courants de la pensée pédagogique

Il est souvent dit que la grandeur d'une pensée philosophique ou pédagogique se mesure à l'écoute qu'elle accorde à la société qui la secrète et la suscite. La pensée philosophique explicite l'inconscient social de la société et le soumet à l'éclairage et aux critères intransigeants de la raison sous forme de programmes ou de projets ; la

pédagogie de son côté transmet ce programmes par voie de méthodes appropriées. Naguère, les philosophes ont toujours examiné de leur côté, la réalité humaine avec une vive curiosité. Ils relèvent des différences entre les hommes, la variété et souvent l'opposition des goûts, des idées et des idéaux à travers l'espace et le temps. Leurs disputes s'articulent sur la notion de vérité à promouvoir sur le type de "prototype" de l'individu normal servant de modèle pour façonner les enfants et les méthodes à appliquer pour inculquer et transmettre les vérités conquises par l'esprit humain.

Deux grands courants se disputent le champ vital de l'éducation. Notre système qui semble tout ignorer de leurs tenants et aboutissants doit se mettre à leur école pour mieux se situer à leur égard. Nous éviterons au lecteur la lourdeur des détails de ces deux courants bien connus pour ne souligner que ce qui est nécessaire à éclairer notre propos.

1) Le rationalisme classique, avec son postulat de l'inné, se préoccupe davantage de définir, pour l'éducation, une vérité à promouvoir en gros. Les esprits étant prédisposés à la connaissance, l'influence de l'éducation ne peut être qu'illusoire. L'enseignement n'intervient alors que comme un révélateur de ce préalable métaphysique. Il éveille l'esprit à lui-même et lui fait apercevoir en son soi, sans grand effort, la dotation originaire d'une vérité déjà préétablie.

2) Les empiristes qui vont des Sophistes à Pavlov, adeptes de la table rase, expriment le souhait de voir tout homme devenir omniscient, à condition qu'il soit convenablement pris en main au plan pédagogique. le rôle des dispositions innées étant réduit au minimum, l'éducation demeure toute puissante, et consiste alors à mettre au point des techniques éducatives (de conditionnement) propres à développer chez tous les hommes des aptitudes et des connaissances conformes aux intérêts de la communauté. Cependant, la différence entre ces deux courants est l'appréciation du cheminement de la connaissance, et révèlent une erreur fondamentale commune à l'artificialisme empiriste et à la prédestination rationaliste. Dans les deux cas s'affirme le postulat d'une sorte de modèle préfabriqué servant de contenu à un programme d'éducation égale et universelle applicable à tous les hommes en droit sinon en fait.

Toutefois, ce rêve d'une éducation totale et imposante par ses programmes et ses méthodes n'aboutirait en fait qu'à nier la spécificité de l'éducation puisque la fonction de l'enseignement est illusoire chez les rationalistes et ne sert qu'à rattrapper le retard de l'éducation sur celui de l'existence ; alors que chez les empiristes son rôle est capital et contribue à la transformation de l'homme par la transformation du milieu.

Une caractéristique type de l'éducation moderne, et dont notre système n'a pas su éviter tous les écueils, s'affiche "orgueilleusement" par cette épouvantable grisaille pédagogique "marque déposée" de ce siècle incertain. Cette grisaille s'explique en fait par la méconnaissance flagrante de la relation maître-élève. La véritable pédagogie n'est-elle pas par essence une affaire individuelle, une sorte de tête-à-tête qui se joue de personne à personne, entre le maître et l'élève à travers des programmes interposés. Mais à la longue, ce lien éducatif, affectif serait-on tenté de dire, devient aseptisé et stérilisé par une technicité pédagogique de plus en plus sophistiquée et desséchée, en se donnant pour tâche exclusive et urgente de faciliter l'apprentissage superficiel des matières fragmentaires sans lien entre elles et sans finalité consciente sinon celle de créer des débouchés sans perspectives. Cette pédagogie mutilée quoique rentable à court terme, transforme la classe en atelier qui

travaille à la production en chaîne de techniciens, de sous-hommes mis à la disposition des sur-hommes selon l'expression savante de Nietzsche.

Cet obscurantisme pédagogique entretient sa bonne conscience à coups de graphiques et de statistiques savamment dosées et mathématiquement bien habillés, plein de promesses mais jamais tenues ni réalisées. Dans cet univers millimétré, embouteillé de données statistiques, évacué de toute chaleur humaine, l'enseignant fait figure de manipulateur d'intelligence sans visage puisqu'il s'adresse plutôt aux nombres d'enfants qu'à leur sollicitudes et interrogations.

Pour sortir de ce climat glacial des statistiques flatteuses des idéologies, il faut plaider en faveur d'une éducation non seulement en vue de l'état présent de la société mais d'un état meilleur possible dans l'avenir. Le touchant éducateur suisse H. Pestalozzi (1746-1827) assigne à l'éducation le rôle fondateur de conduire l'enfant à la vraie humanité, rôle à travers lequel cette même éducation aidera la société humaine dans son ensemble à franchir les étapes de sa difficile ascension au lieu d'alourdir et d'encombrer sa marche déjà pénible. Son rôle dans le domaine de la production ainsi que dans celui de la promotion culturelle et intellectuelle, voire affective est irremplaçable à tout égard ; elle nous relie au passé tout en permettant de faire face à l'avenir et de participer à sa création. Mais une éducation mal engagée dans le temps, figée par ses programmes archaïques, usée par ses méthodes ronronnantes fera de la tradition mal assimilée une force morte au lieu de cette force vivante donnant à l'homme les moyens adéquats de résoudre non les problèmes du passé mais ceux du présent et par conséquent ceux de l'avenir. Notre éducation qui doit sans cesse se ressourcer dans notre lointain et riche passé, doit davantage scruter l'avenir, développer plus les forces de création et d'invention qu'entretenir l'instinct d'imitation. Elle doit former l'homme d'action que l'homme pensant nourri d'une formation intellectuelle équilibrée par l'initiation aux lois générales de la mécanique du monde tant physique que sociale. Une éducation bien établie, sur deux jambes, égales, des sciences humaines et naturelles pourra peut-être aider l'humanité à faire l'économie de tant de maux qui la menacent sérieusement.

La philosophie accoucheuse de projets de société

A regarder les choses de près, il paraît que la pédagogie semble avoir échouer dans sa tâche éducative pour des raisons que nous avons évoquées. L'ultime issue serait alors de louer les bons offices de la philosophie qui, malgré sa marginalisation par les sciences exactes, entend toujours se réintrôniser et occuper tout l'espace social qui lui revient de droit, sinon de fait. Néanmoins, certains pensent qu'une philosophie décriée, bafouée puis dénoncée, par ses propres artisans ne peut à elle seule assumer la lourde tâche d'éducatrice de l'humanité et d'accoucheuse de projets de société. Contrairement à ces assertions, l'histoire nous enseigne en effet que tout projet ambitieux de société élaborés depuis Confucius à G. Orwell, en passant par Platon puis St. Augustin et Al-Farabi et bien d'autres grands noms de la pensée humaine sont l'œuvre de la philosophie. Ce cheminement bien ordonné de la pensée de l'homme consacre la philosophie dans sa profession d'accoucheuse d'idées et de projets de société et la rehausse au rôle de reine et de servante des sciences selon l'expression connue d'A. Comte. C'est à cela peut-être que pensait Al-Farabi quant il disait que la philosophie ne travaille que pour l'éternité et qu'en elle il n'y a point de morts. Cependant, et malgré ce tableau fort optimiste de la pensée philosophique, sa situation actuelle tant au niveau idéologique qu'épistémologique est des plus confuses, allant du discrédit le plus total à la vénération la plus profonde. Sa

situation actuelle et des plus inconfortables, génératrice de cette ambivalence qui la caractérise de nos jours.

D'un côté, elle doit se réinscrire et affronter un monde tenaillé par les techniques et la cybernétique des plus évoluées. Et d'un autre côté elle est appelée à s'engager dans un climat intellectuel marqué par l'interdisciplinarité, la pluridisciplinarité et la transdisciplinarité laissant aux idées la libre circulation entre et au-delà des frontières bien établies entre les sciences.

Cette ambivalence s'explique par le discrédit qui frappe la philosophie détronée par les sciences exactes et la piété, le respect qui s'attache encore de nos jours à certaines figures illustres, sans doute d'ailleurs plus célébrées que lues. Mais dans un cas comme dans l'autre, la philosophie ne cesse d'émerveiller et de fasciner les plus sceptiques dès qu'elle s'attèle à penser et à déchiffrer l'énigme de l'homme et celle de l'univers. Mais elle répulse par l'image que donne d'elle l'idéologue mercenaire louant ses vastes connaissances pour mieux asseoir et légitimer les pouvoirs en place au lieu de les critiquer et de mettre à nu les mécanismes organiques qui les constituent et les consolident. Parallèlement, elle reconforte par cette autre image hautement positive ; le philosophe n'étant jamais englué par le pouvoir qui, par essence, corrompt la volonté humaine et décrépète ses facultés morales et intellectuelles (Ibn Khaldoun). Ce philosophe devient l'œil implacable qui regarde froidement le prince et révèle son mensonge. Et c'est là, tout le projet éducatif de la philosophie qu'aucune autre discipline ne peut entreprendre et assumer...

S'agissant du rôle de la philosophie dans notre société, il nous semble téméraire voire inopportun d'initier crûment un pareil débat, d'autant plus que la philosophie cultivée actuellement dans nos universités ne peut à elle seule remédier à l'égarément culturel de notre société. Elle doit faire face à une demande pressante de notre société malade de son identité. Son intervention s'inscrira sur plusieurs registres. Elle doit prendre part aux activités purement intellectuelles de l'enseignement et de la société dans son ensemble. Ce projet de société dont nous rêvons tous et que nous quémardons désespérément auprès des autres, revient de droit aux philosophes. Car en tant qu'Alfa et Oméga de toutes les connaissances humaines, la philosophie doit s'acquitter, chemin faisant, d'une tâche primordiale à toute demande de connaissance, celle de produire et de forger l'arsenal notionnel et méthodologique. L'ensemble des concepts, principalement ceux à usage politique et idéologique qui occupent et habillent "l'espace aérien" des différents partis, doivent être marqués par le sceau de la philosophie, faute de quoi, on peut les utiliser dans tous les sens voulus pourvu qu'ils soient "rentables politiquement", comme c'est le cas présentement en Algérie... C'est ainsi que faute d'avoir défini clairement certains concepts à portée politique, chacun les commercialise comme il l'entend contribuant à dessein à entretenir ce brouillard d'idées qui caractérise notre espace politique actuel. La confusion et l'inquiétude qui règnent dans nos esprits peut s'expliquer par l'absence de la pratique philosophique qui définit, clarifie, raffine et les concepts et les méthodes d'approche, rationalise les inquiétudes en évacuant les ambiguïtés et la phraséologie que certains cultivent avec art.

Dans ce contexte bien déterminé, la philosophie peut et doit nous enseigner avant toute autre discipline, la nature du pouvoir, ses fondements, ses limites, ses prérogatives, ses finalités avouées ou inconscientes. Elle doit clarifier, comme elle l'a toujours fait par le passé, les difficiles relations entre religion et politique, trancher dans la polémique qui s'y instaure : faut-il politiser la religion ou au contraire

dompter et apprivoiser la politique par le religion ? D'autre part, le concept de laïcité qui électrifie les esprits, mine les débats, doit être "frotté" et taillé par la philosophie, sinon les "nuages" qui l'enveloppent risquent d'avoir des conséquences graves quant à l'issue incertaine de notre fragile démocratie. Donc, après avoir confectionné cet outillage conceptuel et méthodologique, la "philosophie universitaire" doit impérativement participer aux discussions acharnées qui s'engagent autour d'un certain nombre de thèmes toujours actuels d'ailleurs parce que chargés des diverses pesanteurs idéologiques, politiques, religieuses et axiologiques et dont l'ensemble s'articule sur la question identitaire propre à chaque nation en quête de son devenir.

L'université dépositaire de la culture

Tous les hommes, écrivait Aristote, ont par nature besoin de connaître et de s'instruire des choses du monde qui les entourent et les défient par ses phénomènes souvent imprévisibles. Cette préparation à l'acquisition du savoir revient à l'école, puis à l'université, son prolongement culturel. D'autre part, on a déjà noté que le but de l'éducation est d'abord d'assurer que les membres de la société sachent cerner et assumer leur condition humaine dans toute sa plénitude, ce qui nécessite une prise en charge adéquate au plan pédagogique, culturel et intellectuel par l'université.

Celle-ci s'annonce ainsi, à la fois comme dépositaire génératrice de la culture nationale et de la culture universelle. Elle crée, modifie, conserve et transmet cette culture. Elle ne peut s'acquitter de cette tâche qu'en admettant en son sein la pluralité des approches et en s'efforçant d'englober tout le spectre des sciences humaines et naturelles.

L'histoire nous enseigne que l'histoire peut être créée et modifiée par n'importe quel peuple et n'importe quelle culture. Il s'ensuit que la science ne s'enrichit que si elle s'enracine dans différents environnements culturels.

Le développement et le progrès que génère la science et la technique ne sont pas des lignes droites le long desquelles nous marchons alignés comme des soldats. Chaque nation suit sa propre voie.

Il s'ensuit que la tâche de l'université n'est pas seulement de former des spécialités performantes dans différents domaines mais aussi et surtout de contribuer à l'élévation du niveau culturel de la société dans son ensemble par l'instauration de la formation permanente, la migration entre les différentes disciplines, le travail inter et transdisciplinaire, le but étant de permettre à chacun la découverte de sa propre voie et personnalité. Sur un autre registre, l'université doit contribuer à enrichir et unifier l'humanité dans une grande entreprise scientifique et culturelle susceptible de réduire le décalage flagrant entre les pays développés scientifiquement et ceux dits en voie de développement ou plutôt sous-analysés selon l'expression de J. Berque. Par là, l'université peut contribuer à la compréhension entre nations par la fécondation des différences culturelles pour chacune d'elles.

Notre jeune université doit réserver une place plus conséquente à la recherche fondamentale, mieux adaptée à nos possibilités que la recherche exclusivement technologique. Au lieu de cela, et suivant la mode de là-bas, on a découpé la mission de l'université en une série de fonctions dissociées les unes des autres. Les perspectives d'ensemble se sont alors brouillées ou perdues puis refoulées de toutes les interrogations que la philosophie aimait à soulever. Dans ce découpage arbitraire des

sciences, entre les sciences dites exactes ou “dures” comme sciences de pointe et de prestige social et celles dites humaines ou “douces”, sciences de corvée imposées aux marginalisés de la société ou comme des pertes de temps fort peu récréatives, la philosophie est tout à fait indiquée pour assurer une meilleure réconciliation entre des savoirs en instance de divorce. Elle montre, si besoin est, que les “frontières” qui séparent les sciences ne sont qu’imaginaires et que toutes les sciences sont faites par l’homme et pour lui-même. Seulement, les sciences exactes l’aident mieux à la transformation du milieu naturel qui l’entoure. Les autres lui permettent de se comprendre et de comprendre les autres. Les premières l’expédient plutôt vers l’avenir, les autres l’attachent au passé. Un texte bien connu de Heidegger en dit davantage sur ce point précis : Il y déclarait que l’un des plus graves parmi les périls qui menacent notre pensée est, aujourd’hui précisément celui-ci : que la pensée, au sens philosophique, n’ait plus aucun rapport véritablement original avec la tradition d’où elle est issue. Cette sentence tranchante s’applique parfaitement à notre société désorientée, car n’ayant pas encore produit sa propre philosophie, elle vit coupée de ses origines historiques d’où elle est partie. Bien plus, la philosophie et les différentes sciences que nous enseignons aujourd’hui, nous lient davantage avec l’Occident qui les a produites qu’avec nous-mêmes, et encore moins avec notre passé. La raison philosophique et scientifique occidentales s’interposent entre nous et cachent tout ce qui est indispensable à notre développement culturel harmonieux. S’ajoute à cette incapacité “congénitale” de notre société à se philosopher elle-même, le fait saignant que le monde se rétablit aujourd’hui en tant que pluridimensionnel. S’il reste soumis aux quadratures des rivalités hégémoniques, la mondialité culturelle devient aux yeux de beaucoup la prémice obligée des libérations politiques (A. Scheriaty). La mondialité culturelle née à la faveur de l’occidentalisation du monde (S. Latouche) est en train d’unifier l’espèce humaine sous le règne souverain de la technique. Le résultat de cette conquête foudroyante est le déracinement des hommes et la disparition de leur particularité intrinsèque.

Un autre problème ronge notre société. Elle se trouve plus agitée par les problèmes du monde occidental contemporains que par les siens. Elle doit donc commencer par situer ses propres problèmes, les circonscrire et conjuguer les moyens adéquats pour les résoudre.

Au fond, le problème majeur qui se pose à notre société est celui du regard qu’elle doit porter sur elle-même et sur les autres et parfois son refus de se regarder, pourtant impératif. Son regard, comme celui de toutes les sociétés du Tiers-monde, se trouve mutilé selon l’expression intelligente de l’inranien Daryush Sheygan. Il est responsable de notre “colonisabilité” en ce qu’il provoque une distorsion mentale entre les réalités nouvelles (la modernité) avec lesquelles on est obligé de composer, et des représentations anciennes. Nous vivons encore à l’heure de l’enchantement du monde parce qu’on ne regarde notre passé qu’à travers la grille des mythologies religieuses et non sous l’angle de la pensée philosophico-scientifique. Nous ne voyons dans la modernité qu’une sécrétion de l’Occident, non une phase nécessaire de toute culture. On n’apprécie de cette modernité que ses produits “prêts-à-porter”, non le formidable processus qui l’a engendré depuis son inauguration, il y a trois siècles.

La philosophie à laquelle nous appelons de tout cœur doit faire face à l’occidentalisation menaçante du monde. Elle doit pour cela souscrire à l’idée qu’il y a dans le monde pluralité de culture, donc de philosophie et qu’il y a égalité potentielle entre ces cultures, d’autant plus que le savoir ne cesse, depuis le 17^e siècle de s’accroître à un rythme exponentiel.

Cependant, cette croissance a été très inégale, selon les pays et les régions du monde. Les conséquences de ces inégalités se font encore sentir aujourd'hui et parfois de manière désastreuse. Elles sont un des éléments les plus flagrants du déséquilibre mondial. Faut-il peut-être agir pour un nouvel ordre scientifique et culturel du monde ?

Ceci nous autorise à croire que ces inégalités dans les civilisations, entre les pays riches, scientifiquement, et les pays pauvres, par l'ignorance, ne sont pas imputables à une quelconque fatalité aveugle, mais relèvent plutôt des antécédents et des aléas de l'histoire dont la politique, la pédagogie, la philosophie de chaque pays n'ont pas su agencée et utilisée à temps et à son profit. Nous considérons que chaque culture est au moins virtuellement en mesure d'apporter une contribution originale à la science, comme l'Inde et le monde Arabo-musulman l'ont fait par le passé. Elle peut l'enrichir d'acquis nouveaux à la fois universellement valables et marqué du sceau de son génie propre.

Le problème est donc, et avant tout, de créer des conditions telles que ces virtualités puissent effectivement s'actualiser et s'explicitier. Le rôle en incombe, il est évident, à l'université, qui, en gérant les facultés mentales de l'homme, forme des personnalités intégrées capables d'acquérir et d'utiliser le savoir d'où il émane pourvu qu'il soit rigoureusement rationnel. Par cette création originale et par cette ouverture sans complexe sur "l'autre" nous nous engageons à fond contre notre sous-développement culturel et pour notre affranchissement intellectuel, nous devrions être en mesure de nous soustraire au dilemme pernicieux de l'avenir sans racines ou de l'authenticité sans lendemain ; dilemme auquel beaucoup vont succomber — et sans appel — et dont certaines visions défaitistes crient à haute voix qu'il n'y a nul échappatoire : il faut se moderniser pour survivre mais il faut se détruire pour se moderniser.

Donc toutes les sociétés doivent devenir technologiques et virtuellement occidentales ou mourir.

Il y a, pour elles, deux hypothèses selon J. Berque :

- Se confiner dans l'archaïsme confortable et réconfortant parce qu'il flatter l'orgueil,
- S'absorber dans la modernité des autres.

Si notre société paraît être bloquée à mi-chemin de son destin, c'est parce qu'on lui a justement présenté l'hypothèse occidentale comme la seule possible. Sans cette tricherie, elle aurait pu parvenir à un stade technologique meilleur à partir de ses origines propres et à la mesure de ses possibilités et aspirations.

Cette situation interpelle donc nos penseurs à mettre leurs pendules à l'heure des sciences et des philosophies majeures, à dépasser le stade de simples fonctionnaires transmetteurs de la philosophie "des autres" à celui de véritables penseurs créateurs d'un savoir original.

Nous sommes donc instamment appelés à "produire" notre propre société à travers notre propre philosophie susceptible de contrebalancer l'idéologie coloniale qui occupe encore, de nos jours, nos espaces mentaux, mine notre champ culturel et brouille notre mémoire. Elle doit également affronter l'avance rapide de l'occidentalisation du monde. Ce travail passera nécessairement par l'enseignement, dans sa conception la plus large. A ce niveau, nos enseignants doivent philosopher à ciel ouvert dans un langage simple, clair, sans hermétisme aucun.

Cette philosophie qui devrait être essentiellement dialogique, échappera aux lois mécaniques de l'apprentissage chère aux empiristes et s'ennuiera dans le constitué et le "prêt-à-porter". (M. Ponty).

Sa tâche première est d'initier au doute et à la critique ; elle est de ce fait plus méthodologique que notionnelle.

Elle répugne à la transmission passive des connaissances par un ronronnement de cours théoriques à "haute altitude", matraquant les esprits au lieu de les stimuler et de les aguïser.

La philosophie comme pratique pédagogique

La philosophie est une discipline qui se vit autant qu'elle s'enseigne. Elle répond aux interrogations des étudiants et leur apporte le complément d'érudition et de réflexion nécessaires à leurs recherches personnelles. Donc restaurer le primat de la réflexion c'est redonner à l'enseignement de la philosophie la plénitude de sa fonction, celle de former l'autonomie du jugement donc de la personnalité. Le rôle du professeur de philosophie est davantage celui d'un directeur de recherche que celui d'un analyste de doctrines et de théories et encore moins celui de moraliste et de censeur d'idées.

Par les discussions qu'elle initie et engage à un niveau de plus en plus théorique et profond, la philosophie se redécouvre comme interrogation incessante, étonnement et réponse à une inquiétude.

En initiant à la responsabilité de la critique engagée dans la recherche désintéressée de la vérité, le professeur de philosophie retrouve la "maïeutique" socratique dans toutes ses chances d'efficacité et de rationalité.

Par un dialogue grave mais cordial, le professeur de philosophie apprendra à ses étudiants que la vérité n'appartient à personne en propre. Elle est le lien commun de tout le monde, la vocation commune de l'humanité toute entière. Les véritables professeurs de philosophie ne "fabriquent" pas de disciples en "série" ni de militants sympathisants qui véhiculent et répètent docilement, fidèlement, les paroles et les conclusions du maître. Ils forment plutôt des disciples qui refont et reprennent à leur propre compte, et sur des terrains et des thèmes différents, quelque chose d'analogue à ce que le maître fait.

Le problème de la philosophie est de suivre partout et en tout la raison et la raison seule. Contester les valeurs de la raison c'est risquer de mutiler ceux qui n'ont pas reçu cette éducation de la raison par elle-même, qu'est la rationalité. Cependant, la philosophie n'est pas une recette de vie, ni une clé pour ouvrir toutes les portes ou pour résoudre toutes les difficultés de l'existence.

A ceux qui n'ont pas reçu de formation philosophique manquera toujours la possibilité d'être Homme, d'échapper aux stéréotypes de l'idéologie commune, de soutenir leurs choix politiques et moraux pour les sortir du vague des opinions enfumées et fumeuses, d'arracher les passions du brouillard affectif pour les expliciter, les éclairer et les gouverner. Ce qui leur manquera, enfin, c'est non seulement la possibilité de tenir un discours cohérent et rationnel mais aussi de se garder des discours irrationnels de la tyrannie déguisée sous une phraséologie démocratique et d'une mystique ésotérique désuète.

Si la philosophie peut nous apprendre quelque chose, se serait cette leçon souveraine que la seule intervention de la pensée peut mettre de l'ordre partout.

C'est là une révélation surprenante mais merveilleuse : le monde repose sur la pensée. N'en délaïse aux matérialistes de tous bords.

Nous voulons conclure cette modeste approche de la réforme de notre système éducatif, et par conséquent de notre société, en soulignant que nous avons plus besoins d'idées, de pensées, de visions, donc de philosophie que de Kilowats ou d'acier.

Si certains n'ont de cesse de déclarer que les nations ne prospèrent pas par l'idéologie, c'est parce que la plupart de ces idéologies évacuent de leurs champs toutes assises et approches véritablement philosophiques. Elles endorment et hypnotisent les esprits au lieu de les fouetter et de les provoquer.

Dans un très beau texte, Nietzsche évoque avec émotion l'odyssée de la conscience humaine dans son effort soutenu pour son affranchissement.

"Je veux faire l'essai de parvenir à la liberté" se dit la jeune âme (...).

"Personne ne peut te construire le pont sur lequel toi, tu devras franchir le fleuve de la vie, personne hormis toi seule (...). Il y'a dans le monde un seul chemin que personne ne peut suivre en dehors de toi. Où conduit-il ? Ne le demande pas. Suis le. Tes vrais éducateurs, tes vrais formateurs te révèlent ce qui est véritable essence, le véritable noyau de ton être, quelque chose qui ne peut s'obtenir ni par éducation, ni par discipline, dissimulée et paralysée. Tes éducateurs ne sauraient être pour toi que tes libérateurs". (Nietzsche).

La philosophie n'est-elle pas synonyme de liberté, voire de liberté elle-même ?

La deuxième conclusion suggérée est que la pédagogie appuyée par certaines sciences psychologiques auxiliaires, se trouve appelée à postuler le lourd principe du déterminisme universel. Elle affirme ainsi que les différences et les inégalités qu'on aperçoit entre les hommes dépendent uniquement de l'éducation qu'ils reçoivent et de la philosophie qu'ils "commercialisent" entre eux.

Le déterminisme psycho-pédagogique qu'elle postule, prend alors le pas sur les influences biologiques et organiques du déterminisme physique.

La mise en lumière du déterminisme de la réalité humaine ouvre des perspectives illimitées et autorise toutes les espérances quant à l'avenir humain. Dans cette optique, la politique dont le rôle est de saisir les chances offertes par l'histoire pour prévoir et prévenir, devient pédagogique. La tâche du législateur n'est-elle pas de créer des institutions dont la causalité s'exercera dans le sens souhaité ? Donc notre décadence, notre retard sur les autres n'est pas dû à la sécheresse seulement mais à notre système éducatif.

Une action réfléchie permettra à notre société toute entière liberté de s'exprimer, de se situer par rapport à l'autre et contrôler ses destinées en toute lucidité et conscience et dans le plein exercice de la réflexion philosophique.

REFERENCES

- G. Gusdorff, Pourquoi des professeurs. PBP. n° 88.
- G. Bachelard, Le Rationalisme appliqué. Paris, PUF, 1974.
- R. Gal, Histoire de l'éducation. Paris, PUF, 1963.
- P. Foulquié, Histoire de la langue philosophique. Paris, PUF, 1969.
- F. Nietzsche, Schopenhauer Educateur, considérations inactuelles. Paris, 1882.
- Ali Scheriaty, Histoire et destinée. Paris, 1982.
- D'Olbach, Système du Monde, ou des lois du Monde Physique et du Monde Moral. Paris, 1822.
- C. Levi-Strauss, Race et histoire. Paris, 1982.
- A. Bernard, Souvenir et vision d'Afrique. Paris, 1914.
- É. Khaldoun, Discours sur l'histoire universelle.